

Écrire : comprendre et dénoncer

Michel Bélair

Number 139, Fall 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62410ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bélair, M. (2010). Écrire : comprendre et dénoncer. *Lettres québécoises*, (139), 7-9.

Écrire : comprendre et dénoncer

Jean-Jacques Pelletier est le premier authentique auteur québécois de thrillers à dimension planétaire. Il aura mis un peu plus de dix ans à créer sa saga des *Gestionnaires de l'Apocalypse* qui raconte rien de moins qu'une série de trafics et de complots, à l'échelle du globe, qui vise à mettre la main sur tout ce qui est essentiel à la vie — l'eau, l'air, la terre, le feu — et à contrôler ainsi le sort de l'humanité. Dans son œuvre, multinationales en tous genres, consortium de mafieux, de financiers, de politiciens véreux et d'«hommes du secret», orchestrent la fin du monde à leur seul profit. Ça vous dit peut-être quelque chose? Pour certains, Pelletier est l'homme du complot paranoïaque. Pour d'autres, il est plutôt un créateur de mondes dérangement de vérité, et son œuvre, une critique virulente de ce qui se déroule déjà sous nos yeux...

Impossible de résumer l'œuvre de Jean-Jacques Pelletier: c'est un fleuve. Une trentaine de nouvelles, une chronique régulière sur les polars dans la revue *Alibis* — où il a écrit une remarquable série d'articles sur Maigret, par exemple —, un livre sur la gestion des caisses de retraite et les placements financiers, sans compter quatre ou cinq autres «briques» à la périphérie de sa gigantesque série des *Gestionnaires de l'Apocalypse*. Sa saga se décline maintenant en quatre tomes, sept livres et plus de 5 000 pages, dont les deux livres du dernier tome, *La Faim de la Terre*, viennent d'être publiés il y a quelques mois à peine. Le moins que l'on puisse dire, c'est que Jean-Jacques Pelletier a du souffle!

Mais c'est un souffle très particulier, hachuré, trépidant, rythmé dans et par une écriture qu'il a développée au fil des ans et qui tient, il le dit lui-même, du «montage cinématographique». C'est un souffle saccadé, nerveux, qui garde le lecteur en état d'alerte... comme lorsque tout peut arriver d'un instant à l'autre. Il est alimenté par le quotidien bien rempli du professeur de philosophie que Jean-Jacques Pelletier a été pendant plus de 30 ans et du gestionnaire de caisses de retraite qu'il est toujours... Voilà probablement pourquoi son œuvre apparaît dès le premier abord profondément ancrée dans la réalité, dans l'analyse plutôt des facteurs géopolitiques et financiers qui régissent le monde dans lequel nous vivons.

Le monde de Jean-Jacques Pelletier est un monde «mondialisé» comme le nôtre. De grands groupes d'intérêt y sont à l'œuvre, qui ressemblent à ces groupes de pression divers qui s'agitent partout dans l'ombre autour des hommes politiques et des décideurs et qui tirent les ficelles. La seule différence ici, chez Pelletier, c'est que tout se passe à un niveau supérieur: il y a vraiment

quelqu'un qui orchestre l'ensemble et qui tire tous les fils pendant que ceux qui agissent savent rarement qu'ils exécutent des ordres. Ce sont les gens du Consortium. Les méchants, les Dégustateurs d'agonie. Et heureusement, en face il y a les bons, tout aussi brillants, tout aussi stratégiquement impliqués dans tout: Blunt, Hurt, Chamane, F, l'Institut.

Voilà, tout est posé. Les Bons. Les Méchants. Le Diable. Le bon Dieu. Et au centre de tout cela, l'enjeu: le Monde. Recréé en plus de 5 000 pages. Bienvenue chez Jean-Jacques Pelletier.

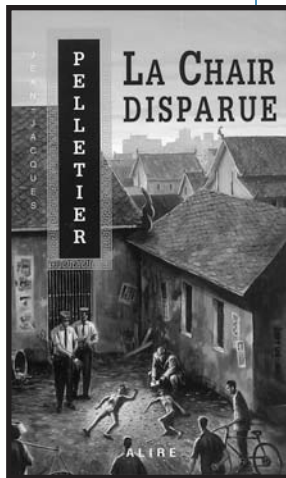
CONSTRUIRE LE MONDE

Première surprise, qui explique un peu le succès de Pelletier ici au Québec, l'univers éclaté dans lequel il nous fait pénétrer parle notre langue et ressemble beaucoup à celui qui s'étale sous nos yeux dans la vraie vie.

L'inspecteur que l'on suivra presque tout au long des *Gestionnaires de l'Apocalypse* se nomme Gonzague Théberge et dirige une escouade spéciale du Service de police de Montréal. Le lecteur découvrira rapidement que c'est un des *alter ego* de Jean-Jacques Pelletier, amateur de grands vins, de plats cuisinés, de culture et de phrases fleuries. Si les complots qu'il essaie de dénouer éclatent sur toute la surface du globe — même sous la calotte polaire à un moment donné —, il vit bien à Montréal où sa femme essaie de sauver du pire les danseuses à 10 \$ des bars du centre-ville contrôlés par les motards ou la mafia.

Mais il n'y a pas que Théberge. Le personnage multiple de Hurt — l'agent de l'Institut qui, dès l'amorce de la série, démantèle un réseau international de trafic d'organes et qui voit ses enfants éviscérés en guise de représailles — s'appelait au départ Hurtubise et vivait dans la Vieille Capitale. Les installations secrètes de l'Institut avec lequel Théberge en viendra à collaborer sont basées non loin de Drummondville. Tout au long de la saga, les méchants — terroristes, extrémistes et mafieux en tous genres — sévissent autant à Montréal qu'à Shanghai, Londres, San Francisco, Buenos Aires, la Normandie, Sainte-Foy ou Pointe-aux-Trembles... Chez Jean-Jacques Pelletier, on est à l'heure d'Internet, des réseaux planétaires et des grands «hackers» qui parviennent à ouvrir toutes les portes, même les mieux gardées. Les distances, les frontières, les barrières informatiques et même le temps n'existent plus vraiment. Le monde est partout. Et le Québec est au centre du monde.

En entrevue, Pelletier dira, avec cette étrange façon de sourire qui est la sienne, qu'il écrit peut-être d'abord et avant tout pour refaire le monde.



Pour comprendre comment ça marche et qu'est-ce qu'on fait là... J'ai toujours été curieux, toujours voulu tout savoir. Plus jeune, avant de lire de la philo puis de me pâmer sur Beckett et Ionesco, je devorais des magazines comme Science & Vie et plus tard Scientific American: quand j'ai commencé à m'intéresser à tout, c'était l'époque des premières formulations de ce qui n'était encore que «l'hypothèse» du Big Bang, alors qu'aujourd'hui la physique quantique est rendue à la théorie des cordes pour expliquer des états de réalités parallèles... Je lis toujours beaucoup et j'écris constamment: en fait, c'est un arbitrage difficile à gérer... Je lis des essais sur les flux économiques autant que des analyses géopolitiques. Et beaucoup de journaux d'ici et de l'étranger, sur Internet surtout où je consulte régulièrement des blogues comme le Huffington Post qui est un de mes favoris. Je m'offre souvent aussi le plaisir matinal d'écouter les billets du jour des humoristes de France Inter: je ne suis pas certain qu'au Québec on pourrait se permettre de faire un humour aussi cinglant... Et comme je consacre environ 100 jours par année à siéger à des comités de gestion de caisses de retraite ou de placements, j'entends régulièrement des spécialistes me faire

part de leur analyse de la situation mondiale... Disons que tout cela — et mon réseau personnel d'informateurs « spécialisés » sur des sujets plus pointus — nourrit ma réflexion sur le monde. Avec le temps, j'ai pris conscience du fait que ce n'est qu'en cherchant à expliquer le monde qu'on arrive à le comprendre un peu plus. Et la fiction s'est peu à peu imposée à moi comme un outil pour comprendre comment les choses fonctionnent, comment la matière de nos vies et de nos rapports se construit, comment les gens interagissent en société aussi. Construire un roman, c'est pour moi une façon de construire le monde, oui...

Pourtant, un peu à l'instar du nôtre, le monde construit par Jean-Jacques Pelletier ne va pas bien du tout: *Les Gestionnaires de l'Apocalypse* est d'abord une sorte de triste constat presque calqué sur l'action des quatre terribles cavaliers de *l'Apocalypse* selon saint Jean.

Dans le premier chapitre de l'histoire, *La Chair disparue*, il est question d'enlèvements, de réseau international d'exploitations en tous genres et de trafic d'organes à l'échelle mondiale au profit des plus riches. Ensuite, dans *L'Argent du monde*, publié en 2001, la corruption sous toutes ses formes sévit à tous les paliers et l'on assiste, entre autres, à une vague de suicides chez les gestionnaires de la Caisse de dépôt à la suite de l'apparition d'un trou de 750 millions dans les coffres de l'organisme. Dans *Le Bien des autres*, le climat social et politique se désintègre un peu partout, au Québec comme ailleurs sur la planète; les attentats terroristes se multiplient et la manipulation de l'opinion menace les institutions démocratiques. Dans *La Faim de la Terre*, enfin, des attentats de fondamentalistes en tous genres prennent tout le devant de la scène et viennent masquer ainsi, comme si c'était planifié, l'opération de conquête de la planète entière par des groupes contrôlant rien de moins que les quatre éléments: l'eau, l'air, la terre avec tout ce qui y pousse, et le feu de l'énergie sous toutes ses incarnations.

Tout cela cousu main, dans le moindre détail. Avec un petit bout de Bernard Derome en passant ou un détour pour se taper une poutine au coin de la rue. Avec tous les morceaux qui tiennent, malheureusement, inexorablement. Pas très jojo...

LE COMLOT PARANOÏAQUE

Encore plus « drôle », les médias et les journalistes apparaissent d'abord, dans toute la série des *Gestionnaires*..., comme des outils de manipulation. À quelques très rares exceptions près — dans *Le Bien des autres*, Théberge travaille ainsi avec une journaliste télé, Pascale Devereaux, qui réussira à infiltrer une sorte de secte, l'Église de la Réconciliation Universelle —, la majorité d'entre eux sont de tout petits êtres qui se soumettent à la moindre pression. Les journaux tout comme les chaînes de radio ou de télé appartiennent toujours, ou presque, à des groupes d'intérêt pas particulièrement recommandables et ne semblent au fond être là que pour faire d'abord fructifier l'argent de leurs actionnaires. Pour ce qui est de produire de l'information, on repassera...

Pourtant les médias sont omniprésents dans les 5000 pages des *Gestionnaires de l'Apocalypse* qui sont truffées de flashes d'infos ressemblant comme deux gouttes d'eau à ceux que l'on pourrait trouver tous les jours, défilant en bande au bas de l'écran, sur RDI, TVA et CNN; aux manchettes du *Devoir* aussi ou du *Monde*, comme à celles du *Journal de Québec*, du *Figaro*, du *Los Angeles Times* ou du *Corriere della Serra*. Pire: à chaque page, ou presque, on voit des radios poubelles



JEAN-JACQUES PELLETIER

et des trash-téles se faire de la cote d'écoute comme on se fait de la gonflette en façonnant l'opinion presque sur mesure à partir de n'importe quoi... Bien sûr, la caricature est grossière mais elle décrit bien ce que sont devenus certains grands groupes de presse à l'heure de cette information spectacle que dénonçaient déjà les premiers situationnistes.

Pas étonnant que certains aient reproché à Jean-Jacques Pelletier de sombrer facilement dans la théorie du complot paranoïaque. Même si ses « bons » ont des côtés sombres et ses « méchants », parfois, des aspects un peu plus lumineux...



Il répond là-dessus que, même si les complots à l'échelle du globe sont tout aussi multiples que vérifiables, rien ne prouve ou ne vient étayer le fait qu'il n'y en ait qu'un, au bout du compte.

Il y a des magouilles partout à l'échelle internationale, oui, bien sûr. Mais ce sont des complots isolés, partout autonomes. Je ne pense pas qu'un seul groupe ou qu'une seule personne puisse jamais tout contrôler systématiquement d'un seul endroit. Non, je ne crois pas au complot paranoïaque total...

Il dira par contre que, pour l'écrivain de fiction, la théorie du complot, paranoïaque ou non, est très féconde.

Le procédé du complot a un grand avantage: il vient dramatiser les effets de système et rendre tout cohérent, bien visible. Encore plus quand l'intrigue est construite autour de la vie d'un ou de plusieurs personnages que l'on en vient à connaître de plus en plus en les suivant à travers les méandres de l'action. Surtout que ces personnages sont toujours forcés de réagir dans des situations extrêmes qui tiennent le lecteur sur le qui-vive...

Ces situations extrêmes joueront-elles encore un rôle important dans l'œuvre de Jean-Jacques Pelletier maintenant que la saga des *Gestionnaires de l'Apocalypse* est terminée?

« Oui et non », répond Pelletier en refaisant ce sourire étonnant qui semble couler de son visage tout entier.

Essai ou fiction, l'écriture de Pelletier vise d'abord, il tient à être absolument clair là-dessus, à «faire saisir la complexité du monde».

J'en suis aux tout derniers chapitres de mon prochain livre qui est un essai que je publierai peut-être chez un autre éditeur, et probablement sous le nom de quelqu'un d'autre... Sous la signature de Victor Prose en fait...

Victor Prose est un personnage qui apparaît dans *La Faim de la Terre*. C'est un intellectuel, un écrivain-chercheur qui a sa théorie bien à lui sur le complot qui menace le monde. D'ailleurs, il semble comprendre si précisément ce qui se passe tout autour que Gonzague Théberge en arrivera à le soupçonner... avant de développer avec lui une féconde amitié basée sur la réflexion à deux voix. Tout au long du livre, on voit Victor Prose travailler à un essai qui porte le titre *Les Taupes frénétiques*. Pelletier poursuit, amusé, arborant presque lui aussi des airs de comploteur...

Il s'agit bien du livre auquel travaille Prose dans mon roman: Les Taupes frénétiques. C'est un essai sur les incohérences du monde d'aujourd'hui et sur le phénomène de la montée aux extrêmes dans la vie de tous les jours. C'est un livre qui dénonce l'escalade des distorsions en tous genres, symboliques et autres, qui caractérisent la société moderne et qui dénaturent la vie et les relations entre les gens. Les faux mythes. Les fausses valeurs. Les faux prophètes et les faux dieux. Les vérités vides de sens sur lesquelles se construit l'immoralité profonde du monde moderne...

On aura saisi que Jean-Jacques Pelletier reste Jean-Jacques Pelletier, même quand il signe sous un autre nom. La pulsion de fond quand il écrit, sa motivation première, est la même que celle que l'on perçoit fort bien tout au long des *Gestionnaires de l'Apocalypse*: ce qui importe d'abord, c'est de faire comprendre. Démontez les mécanismes et dénoncez.

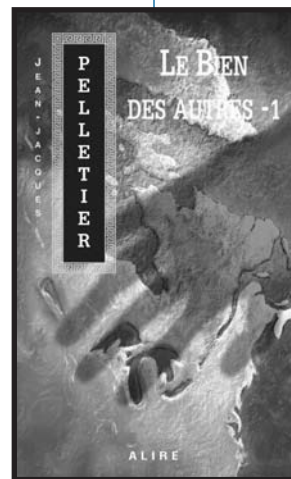
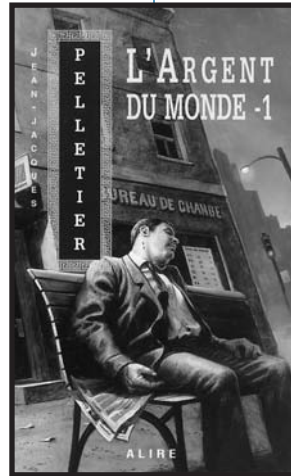
Écrire, c'est comprendre et dénoncer...

RENDRE VISIBLE, RENDRE LISIBLE

N'empêche que le choix de la forme de l'essai apparaît plutôt bizarre quand on se souvient de ce qui caractérise l'écriture de Jean-Jacques Pelletier, ce découpage, ce «montage presque cinématographique» où les citations, les titres et les manchettes de journaux viennent rythmer, presque agressivement, l'action comme l'ordre des chapitres. L'essai est plus formel, non? Plus sec...

Notre homme estime au contraire que l'essai lui permet d'aller «un peu plus loin que la fiction». D'abord parce qu'il cerne un sujet précis que l'on bombarde de tous les angles possibles, alors que le roman suit le projet d'un narrateur soumis à des règles et à ses personnages, finalement.

Dans l'essai, il n'y a pas de narrateur, poursuit-il. Il y a un auteur qui dispose d'outils différents. Cela permet des choix considérables quand



on en vient à présenter un point de vue ou son contraire. Les voies peuvent se faire aussi nombreuses que celles des voix d'un roman.

Essai ou fiction, l'écriture de Pelletier vise d'abord, il tient à être absolument clair là-dessus, à «faire saisir la complexité du monde». Rien n'est simple alors que l'on a plutôt tendance aujourd'hui à réduire les choses à leur plus simple expression. À «résumer en quelques lignes» et tout dire en quelques mots, sans nuances, noir ou blanc. Dans le meilleur des cas, à tout se faire expliquer en un topo de trois minutes à la télé ou, si on prend encore la peine de lire, dans un texte qui varie, selon l'éditeur, d'un paragraphe à un feuillet et demi dans la presse écrite.

La situation du monde, la vie est complexe, insiste-t-il en appuyant sur les mots. À travers la fiction ou l'essai, c'est cela qu'il faut rendre visible et qu'il faut rendre lisible aussi. L'auteur doit être efficace; soutenir l'intérêt pour mieux dévoiler, pour mieux faire saisir.

C'est ce qui explique les scènes courtes, factuelles, des romans de Pelletier. Les formules-chocs placées en exergue aussi, ramassées, qu'il affectionne particulièrement, qu'elles soient tirées d'un traité zen, du discours d'un faux gourou prêchant l'Apocalypse ou du manuel de procédures d'une agence de renseignements.

C'est cette technique qui l'amène aussi à faire s'opposer les contraires et à viser tout au long ce qu'il appelle «l'épuration de la phrase pour soutenir la complexification des structures narratives». Comme dans les feuilletons, écrits ou télévisés dont il s'inspire beaucoup de la forme. Pour arriver à faire saisir son analyse du monde, à être lisible comme il dit, Pelletier emprunte leurs «règles de lisibilité». Pour mieux éclairer un contenu complexe, il tente en fait à chaque ligne de réconcilier la «littérature populaire» et «les sujets sérieux». Ce qui lui ressemble assez...

Et après cet essai?

Un dilemme, répond-il en soupirant. Je ne pourrai pas m'empêcher d'écrire et de dénoncer les effets pervers de la mondialisation... Je n'aime pas du tout ce qui se passe en Europe actuellement; les tensions et les dangers de fracture augmentent au moment même où des changements globaux affectent la planète entière. Et je me méfie de ces justiciers autoproclamés qui surgissent de plus en plus régulièrement aux États-Unis et ailleurs... Mais est-ce que j'aborderai tout cela dans un tout nouveau contexte, en faisant table rase, ou en poursuivant avec les personnages que tous mes lecteurs connaissent déjà? Je ne le sais pas encore, j'hésite. Mais je prendrai une décision ferme très bientôt, dès le début de l'été.

Qui sait, on lira peut-être «Les Chroniques montréalaises de Gonzague Théberge». À moins que ce ne soit plutôt quelque chose dans le style «Traité de savoir-vivre à l'usage des gestionnaires sans âme»... [E]

1. Michel Bélaïr est journaliste au quotidien *Le Devoir* depuis quelques décennies et couvre le secteur du théâtre en plus de s'intéresser à la «science fantasy» et au polar sous toutes ses formes.